

Versions du symptôme

Françoise Gorog

Du péché originel au lapsus du nœud ou le père maudit

Kierkegaard est souvent évoqué par Lacan qui fit l'éloge de son concept de " répétition " (le terme danois a été traduit plus récemment par " reprise ") au titre d'anticiper sur la répétition freudienne plus que l'éternel retour ou la réminiscence. Le Danois baigné enfant dans Luther et la Réforme, comme le psychanalyste dans la saumure catholique, soit la chrétienté pour tous deux, furent également abreuvés aussi, tous deux, pour notre bonheur, d'humanités helléniques et latines. Ce n'est que tardivement avec *Encore* et *RSI*, que le psychanalyste qui s'est extrait entre temps des attaches de sa théorie du Nom-du-père avec la religion, lui qui, accusé d'une vision théologique en vint à écrire l'ontologie, science de l'être, avec le H qui en fait une honte, s'autorise à commenter le destin du sujet Sören et plus particulièrement le rapport du fils Sören à son père. Il le fait en ces termes : " Les relations vécues par le Kierkegaard en question sont celles d'un nœud jamais avoué qui est celui de son père à la faute. Il ne s'agit pas de son expérience, mais de celle de celui qui se trouve par rapport à lui occuper la place du père. Cette place du père devient du même coup problématique. "

Quel est l'enjeu de ce Lacan avec Kierkegaard, quelle continuité mais aussi quelle rupture amène l'invention de Freud entre les deux pensées ?

L'énoncé énigmatique m'amène à explorer l'histoire de la faute dans l'œuvre et la biographie.

La *confessio*, l'aveu, est pour l'auteur du *Traité du Désespoir* ou de *La maladie à la mort* et du *Concept d'angoisse* un des impossibles de celui qui pâtit de l'*acedia*. L'aveu dont il s'agit est comme toujours l'aveu de la jouissance, toujours inavouable comme telle. Reste, comme pour la vérité, le mi-dire. Du côté de l'homme, Φ qui le supporte comme signifiant, quant au sens, en symbolise l'échec. " C'est le mi-sens, l'indé-sens " . Quel aveu pour la jouissance du père ? C'est le mi-dieu, mi-Dieure, le mi-dire qui est peut-être une forme de la *Bejahung*. Est-il possible de trouver trace de faute, soit de jouissance " jamais avouée " dans l'œuvre de l'auteur du *Traité du désespoir* ? Je le crois. Un des chapitres de sa première publication *L'alternative ou Coupable-non coupable* intitulé " Le songe de Salomon " traite de la faute du père, ici le roi David, élu parmi les rois du peuple élu. Le fils lors d'une visite à

son père, s'éveille la nuit, en entendant un bruit du côté où le père dormait. Il s'approche et entend alors " le cri de désespoir de l'âme du pécheur repentant ". Impuissant, il se rendort et rêve alors " que David est un homme impie, répudié par Dieu, que la Majesté royale signifie la colère de Dieu à son égard, que sa peine est de devoir porter la pourpre, qu'il est condamné à régner, condamné à écouter la bénédiction du peuple, pendant que la justice du Seigneur, cachée et en secret, juge le coupable. "

Le songe du premier livre des Rois de la Bible n'est rien de tel.

La conclusion de l'auteur, c'est " que la faute cachée était le secret qui expliquait tout ".

C'est la même thèse qu'il applique à la prospérité des affaires de son père drapier, retiré à quarante ans à peine pour se consacrer à l'étude de la philosophie de la révélation. Sa condamnation aurait été précisément cette réussite, forme de damnation pour une faute jamais avouée.

Il est vrai que la réussite apparaît ainsi à certains pour eux-mêmes ou pour ceux qu'ils jugent condamnés à réussir. Pour Lacan, elle n'est le signe de rien, contrairement au ratage. En tout cas, elle semble opaque car elle n'est pas calculable entièrement. Dans les batailles, la victoire est imprévisible car on ne peut calculer la jouissance du guerrier.

L'anti-philosophe comme le dénommait Sartre, celui qui voulut n'écrire que des *Miettes de philosophie* se disait " pauvre loque de poète " comme Salomon plus poète que héros comme le fut David, son père.

Il écrivit sans discontinuer un journal, des *Papirer*, papiers épars réunis en *Journal*.

On peut y lire dans une note de 1838, vraisemblablement quelques mois après la mort de son père, le fameux " Tremblement de terre " : " Ce fut alors qu'eut lieu le grand tremblement de terre, l'affreux bouleversement qui soudain m'imposa une nouvelle loi d'interprétation infaillible de tous les phénomènes. C'est alors que je flairai que le grand âge de mon père n'était pas une bénédiction divine mais plutôt une malédiction, mon père m'apparut comme un malheureux qui nous survivrait à tous comme une croix sur le tombeau de toutes ses propres espérances. Une faute devait peser sur la famille entière, un châtement de Dieu planer sur elle ; elle disparaîtrait rasée par sa toute puissance. "

Le père est donc damné comme le père d'Hamlet surpris dans la fleur de son péché.

Les biographes, dont le danois Johannes Hohlenberg traduit par Tisseau, rapportent une première faute du père, qui ne manque pas de frapper.

Petit berger pauvre, alors qu'il gardait les moutons dans le Gutland, il monta sur un bloc de pierres pour maudire solennellement Dieu qui laissait pâtir cet enfant âgé de moins de douze ans (puisqu'il fut ensuite envoyé comme apprenti chez son oncle maternel à Copenhague) de la solitude, du froid et de la faim. Dieu est maudit, malédiction de Dieu le père, à laquelle Michael Kierkegaard, grand mélancolique lui-même, aurait vu une réponse divine paradoxale dans le choix qui le privilégia, lui, le blasphémateur parmi neuf frères et sœurs pour aller vivre à Copenhague avec son oncle bonnetier.

Lacan distingue dans son Séminaire *Les formations de l'inconscient* le père en tant que normatif et le père en tant que normal.

Michael fut un père peu normativant, d'être lui-même si malade. Point de vue du bon sens auquel Lacan n'objecte pas. Mais est-ce seulement pour être lui-même peu normé qu'il fut si peu normatif ?

Distinguons amour du père et respect à son égard.

Il eut l'amour de son fils qui l'affirme dans la nuit où il meurt : " De tout ce que j'ai hérité de lui, son souvenir, son image transfigurée sont pour moi les biens les plus précieux, et je veillerai à les garder dans le plus grand secret aux yeux du monde. Il a été pour moi un ami dévoué ".

Eut-il droit au respect ? C'est moins sûr. Les fameuses " promenades en chambre " racontées par le pseudonyme Johannes Climacus montrent le père offrir à l'enfant qui ne sortait jamais, en manière de compensation, le choix du parcours imaginaire qu'ils feraient tous deux sur le parquet, le père prenant le fils par la main. " Il semblait à Johannes qu'au cours de la conversation (sic) le monde sortait du néant, que son père était Dieu et lui-même son favori autorisé à produire ses idées saugrenues tout à sa fantaisie ; car il n'était jamais rabroué ". Le père ne disait jamais non.

Est-ce pour cela que plus tard, Sören écrivit : " Il y avait un père et un fils. On eut dit l'entretien de deux intelligences, non d'un père et d'un fils. " ?

Plus que le respect, c'est non pas de la piété mais de la pitié que le penseur chrétien porte à son père qui la lui rend : " A de rares fois, de regarder le fils et de le voir si soucieux, le père s'arrêtait devant lui et lui disait : ' pauvre enfant, toujours ce désespoir silencieux '. Mais jamais il ne le questionnait de plus près. Hélas ! Et comment l'aurait-il pu ? Car lui-même ne sortait point de ce silencieux désespoir. Autrement, il n'y eut jamais deux mots d'échangés là-dessus. " Jamais d'aveu sur le désespoir et sa raison, la culpabilité.

Le fils en vint à soupçonner une faute du père, ce dont témoigne une lettre de 1844 : " Le père est un homme considéré, pieux et austère, sauf une fois où, en état d'ivresse, il laisse tomber quelques mots qui autorisent le plus terrible soupçon. "

Les hagiographes nous permettent, malgré leur pieuse version, de savoir que la mère de l'écrivain était servante dans la maison alors que mourut, sans laisser d'enfants, la première épouse du père.

Celui-ci dut se marier avec elle le 26 avril 1797, huit mois seulement après la mort de la première épouse. Le premier enfant naquit le 7 septembre, double scandale dans cette famille très chrétienne.

Le nom du grand-père n'était-il pas Christensen, fils du Christ, jusqu'à ce que, venant travailler comme métayer des terres voisines d'une église, il le changeât en Kierkegaard, du danois *kierkegaard*, jardin (*gaard*) de l'église (*kierke*), qui désigne le cimetière comme l'anglais *churtyard*.

Après avoir maudit Dieu dans son jeune âge – première faute – le père fut-il le " libertin affaibli, un vieillard avec à peine de force sensuelle, la vérité est qu'ils ne peuvent retenir la force de leur rut " qu'évoque le *Journal* ?

C'est au moins la thèse du fils mélancolique. Il considéra le second mariage tel celui dont il fut issu comme " sous une forme décente un adultère " .

Il parle de l'effroyable impression qu'il eut lorsqu'il apprit que les lettres d'indulgence de l'église réparaient tous les péchés *etiam si matrem virginem violasset*. Ce fut sans doute le péché du père, le deuxième qu'il soupçonna, le viol de la servante qui devint sa mère. Elle ne fut, selon Sören, acquise ni en droit, ni en consentement.

Que ce père ait eu des symptômes est patent. Mais eut-il le symptôme père, la père-version qui fait d'une femme la cause de son désir ? Il est permis d'en douter. Son partenaire ne fut-il pas plutôt Dieu le maudit, puis cet enfant seul à lui survivre, mélancolique, ainsi qu'un seul frère, les cinq autres décimés du vivant du père ?

C'est peut-être ainsi que nous pouvons éclairer le commentaire de Lacan.

Quant à l'écrivain, quelle fut sa solution ?

Le plumitif put écrire : " Comme cette princesse des mille et une nuit, j'ai sauvé ma vie en racontant. Ecrire a été ma vie. "

Si Blanchot put dire de Maldoror que c'est " l'œuvre qui engendra Lautréamont ", la formule de Kierkegaard " Qui veut travailler enfante son propre père " est plus précise et met les points sur les i quant à sa nécessité de fabriquer, artificier (*artificer*) à l'instar de Joyce, sa version du symptôme-père.

Il ne fut pas rédempteur (*redeemer*) mais selon ses propres mots " réviseur de la chrétienté ". De " la manie des pseudonymes, disqualification du nom propre " selon la formule sartrienne, il rend compte ainsi : " Ma mélancolie durant bien des années a fait que je n'arrivais pas à me dire ' tu ' à moi-même au sens le plus profond. Entre la mélancolie et le ' tu ', il y avait tout un monde imaginaire. C'est celui que j'ai épuisé dans les pseudonymes. "

C'est donc les significations qui se déduisent des divers pseudonymes qu'il épuisa. En voici la liste non exhaustive : Victor Eremita (l'ermite victorieux de l'*Alternative*), Johannes de Silentio (silencieux dans *Crainte et tremblement*), Constantin Constantius (l'amoureux constant de la *Répétition*), Johannes Climacus (de l'échelle du paradis, celle du songe de Jacob qui, posée sur la terre, poussait son sommet jusqu'au ciel et qu'était la logique pour Descartes qu'il critique), Frater Taciturnus, Vigilius Haufniensis (le vigile de Copenhague du *Concept d'angoisse*), William Afham (l'homme à femmes et séducteur misogyne de *In vino veritas*), enfin Hilarius (l'éditeur qui possède la *vis comica*).

Tous ces polynymes témoignent des prédicats de son être et possèdent, comme cela est sensible en les mettant en série, le caractère de nom commun.

Ce n'est qu'après cette longue série, et dans un temps toujours repoussé, que c'est de son nom propre qu'il pourra signer son travail d'auteur, *Vorfatter*, qui explicite mieux en danois le rapport entre l'écrivain et le père.

Ce rapport au nom propre, signifiant sans signifié, s'accompagne d'un trouble certain au joint le plus intime du sentiment de la vie chez celui qui se qualifiait lui-même de paranecroi (quelqu'un comme moi de mort pour qui j'écrirais).

Il devint le grand auteur de la chrétienté, fils du Christ (Christensen) s'il en est, et même fils du fils.

Le prix à solder resta tangible dans son refus d'être pasteur, d'être père, et dans son amour pour celle qu'il immortalisa, Régine, amour mort.

Il suffit de mettre au lieu du prochain une prochaine pour le saisir en transformant ainsi cet impératif : " Tu aimeras ta prochaine comme toi-même ". En effet " ce commandement met au pinacle l'être et l'amour ". Le symbolique est pris en tant qu'amour divin. Pour qu'il conjoigne quelque chose en tant qu'être et en tant qu'amour, il faut supporter le réel de la mort et l'imaginaire. Cet amour est bien sûr le même que l'amour du père. C'est le sommet de l'amour chrétien, celui dont Lacan nous rappelle que l'impératif " Tu aimeras ton prochain comme toi-même ", c'est " fonder l'abolition de la différence des sexes ". Il est vrai qu'il a du corps.

C'est là que se réalise " cette chose folle de ce vidage de l'amour sexuel dans le voyage ". Voyez le *conjugo* du faire route ensemble dans la vie " qui est dans l'inconscient aussi " sans oublier la proposition lacanienne d'en faire, du *conjugo* sans fin, une des figures de l'enfer !

L'amour divin, génitif subjectif, objectif de l'adjectif, est lourd de conséquences pour la vie amoureuse, et le héros de la constance amoureuse, auteur du *Péché héréditaire* n'inscrit jamais son amour pour Régine qu'au ciel des amants éternels où il la fit passer à la postérité. C'est ainsi que pourrait se lire : " Cette perversion de l'Autre comme tel instaure dans l'histoire sadique de la faute originelle, instaure dans le corps, cette sorte de lévitation, d'insensibilisation. " Et de conseiller la lecture de Kierkegaard une fois de plus, ici. *Vie et règne de l'amour* venait de paraître chez Aubier.

Adorno avait déjà critiqué l'accent mis par le Danois sur l'amour du prochain, si loin de toute prédilection, de toute affinité élective, dû à tout homme sans exception qu'il confine à l'absence d'amour.

Après l'hommage au concept de la répétition du *viator* du *Voyage*, de l'*iter* de *La reprise*, c'est une sévère critique de sa conception de l'amour et du péché originel qui est produite par le psychanalyste si la critique de l'amour chrétien le vise, comme je le suppose, du fait de la rencontre de ce passage du Séminaire et de la sortie de l'ouvrage : " Le rapport du corps et de la mort est articulé par l'amour divin d'une façon telle que si, d'une part le corps devient mort, la mort devient corps, d'autre part c'est par le moyen de l'amour ". Ainsi, l'amour divin

a chassé le désir, avec le gain de la vérité du trois, trinité de cette religion que Lacan appelle pour cela la vraie avec Hegel.

L'amour courtois a été vidé de sa place pour l'ascension de l'amour chrétien. Le désir a été poussé ailleurs : " L'analyse a à frayer la voie à un refleurissement de l'amour comme l'amour, fondé sur *a* ".

Le penseur chrétien a beaucoup étudié l'évolution des thèses de l'Eglise sur le péché originel. Selon lui " l'église grecque appelle le péché originel *amarthma protopatorikon*, péché du premier père, terme qui n'est pas un concept mais indique seulement du fini historique. *Vitium originis*, terme de Tertullien est un concept mais permet pourtant de donner la priorité à l'élément historique.

Peccatum originale (quia originaliter tradatur), est le mot d'Augustin.

Le protestantisme rejette les définitions scolastiques comme aussi la thèse que le péché originel serait une *poena*, une peine, un châtement et c'est de là que part cette gradation enthousiaste : *vitium, peccatum, reatus* (condition d'un accusé ou faute dont on est accusé), *culpa*. Voyez l'ironiste percer sous l'érudit.

Où la psychanalyse, celle de Lacan, en est-elle avec la faute à la fin de son enseignement, après avoir pris acte depuis son *Ethique de la psychanalyse* de cette présence incontournable ?

Ne peut-on dire que la forclusion gardait quelque chose de l'*Unglauben* freudien, incroyance au relent de péché, péché originel de surcroît, puisque d'origine comme condition de la psychose. Le nœud freudien comme l'a nommé judicieusement Sidi Askofaré, Lacan le critique ainsi : " Il faut bien qu'à quelque moment la thématique du père de Freud se soit singulièrement rétrécie pour qu'elle ait pris pour nous la forme obscure du nœud, non seulement mortel mais meurtrier sous lequel elle est fixée pour nous dans la forme du complexe d'Œdipe " . C'est le Séminaire *Le transfert* que je cite, dans lequel Lacan met en série le père tué d'Œdipe, le père damné d'Hamlet, le père humilié de Claudel.

Le père maudit, Bandit céleste, grand Tout à la manière d'Isidore Ducasse ne serait-il pas la version du père kierkegaardien ?

Lacan, quant à lui, avec le nœud borroméen, tente d'aller au-delà.

Dès lors, il élabore le possible lapsus du nœud et le sinthome qui chez Joyce se produit à la place même où le tracé du nœud fait erreur, lapsus, raté.

Et d'interroger : " Mais la faute, dont la conscience fait le péché, est-elle de l'ordre du lapsus ? Y a-t-il dans cette faute première (péché originel) dont Joyce fait tellement état, quelque chose de l'ordre du lapsus ? "

Lapsus se traduit du latin par chute, erreur, faute, étymologie sur laquelle s'appuie l'énoncé qui surprit ses auditeurs " le lapsus pour appeler la faute par son nom " .

Pourtant, le dictionnaire cite pour exemple de lapsus " un lapsus contre l'étiquette ".

Laps et relaps du latin *lapsum* issu du verbe *labi*, se dit de celui qui tel Henri IV, après avoir embrassé la religion catholique, la quitte pour revenir à sa première croyance. Nous

voici en deçà du mythe œdipien déclaré moins crétinisant que celui de la pomme. Ce sera l'ultime étape sur le *Chemin de la vie* pour reprendre le titre d'une œuvre de Kierkegaard, dans la réflexion lacanienne sur le symptôme, Père ou autre, Dieu le père ou réel du *Neubo*, ce mont où la loi fût donnée. Son corrélat est la face cachée de Dieu supportée par la jouissance féminine, et le " il n'y a pas de rapport sexuel ", le premier énoncé éclairant le second : " Cette affaire du rapport sexuel, s'il y a un point d'où ça pourrait s'éclairer, c'est justement du côté des dames, pour autant que c'est de l'élaboration du pas-tout qu'il s'agit de frayer la voie " .

Lacan commente ainsi le rapport de Freud à l'occulte : le réel est pour lui l'occulte puisqu'il le considère comme l'impossible et que donc il était dupe du réel, même s'il n'y croyait pas. " La bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un réel dont elle soit dupe ". L'occulte, c'est proche des mystères, et disons-le, du continent noir. Si Freud n'y aborde pas, du moins n'en ferme-t-il pas l'accès. S'il ne fait pas la carte du génital – cette île dont parle Lacan, car personne ne la fera, pas même au 5 rue de Lille –, au moins permet-il d'en situer la place toujours inconnaissable, celle du pas-tout signifiant, là où l'amour chrétien ne le permettait pas.

Augustin, repris par Kierkegaard, écrivait qu'il y a pire que d'être dupe d'une autorité, c'est de ne se laisser guider par aucune. L'écart entre être dupe d'une autorité et être dupe du réel inscrit le chemin parcouru du chrétien Augustin au psychanalyste Lacan.

Or ce dont nous avons les débris dans l'occultisme, c'est l'initiation, science de la jouissance. Il n'y en a pas trace à notre époque, dit Lacan. Pas plus qu'il n'y a de rapport sexuel, ou de *Sexual Verhältnisse*, de relations qui s'écrivent, première façon de le dire. Dans le commentaire précité, on peut lire aussi que " l'étalon de la fonction de la répétition se trouve dans la jouissance ". Voici une petite formule bien limée, comme le dit lui-même l'auteur d'*Encore* !

Coupable-non coupable, telle est l'alternative. L'amour voué au prochain quelconque devient un " *amo quia absurdum* " dérivé du " *credo quia absurdum* " pour reprendre le mot d'esprit d'Adorno.

L'écrivain pense dépasser le stade éthique dans le stade religieux.

Lacan, lui, promet dans son *Ethique* une érotique. Ce sera *Encore* et le réel du non rapport sexuel abordé par la logique. C'est pour le nœud et la recherche des effets de coupure topologique que l'alternative sera coupable-non coupable, soit sa "coupabilité", néologisme lacanien.

De l'éthique judéo-helléno-chrétienne, du mythe de la Genèse et de l'Œdipe, où le symbolique règne, toute hontologie bue, Lacan nous amène à la logique où le réel s'aborde (ou saborde, c'est le cas de le dire : " C'est le sexuel qui ment là-dedans ").

La " reprise " de Lacan avec puis contre Kierkegaard, m'a paru manifester que c'est bien comme analysant qu'il enseignait et qu'il gardait la corde, celle du réel du non rapport, comme analyste